

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messenger suisse de France

Band: 14 (1968)

Heft: 3

Nachruf: Hommage à Léon Savary

Autor: Barras, Pierre / Richoz, Claude / Moulin, J.-P.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A

Léon SAVARY

Sur Léon Savary

Un homme déchiré qui n'eut que l'amitié à opposer aux questions sans réponse qui l'assaillirent dès l'enfance. Un homme lucide, mais aussi ingénu, violent et tendre, d'une immense culture, à la prodigieuse mémoire. Léon Savary contre la bêtise, contre l'injustice, contre les pharisiens. Léon Savary cherchant, et parfois trouvant dans le Verbe, le lieu de rencontre privilégié entre les hommes. Léon Savary tourmenté par le besoin de communiquer, marqué cependant par une sorte de fatalité à proprement parler baudelairienne. Il souffrit de la disproportion qu'il ressentait en lui, entre les aspirations nobles, l'appel à la foi et un profond découragement que lui causait sa propre nature, les autres hommes, la médiocrité, la mort.

Je l'ai rencontré presque chaque jour durant les premières années de ma carrière de correspondant à Paris. Il fut un extraordinaire confrère, généreux, disponible à chaque instant pour un conseil, une intervention, une conversation amicale et toujours fructueuse. Il fut un très grand président de l'Association de la Presse étrangère. Ses dons intellectuels, sa sensibilité étaient exceptionnels.

Quelque chose pourtant en lui résistait au bonheur et à la sérénité. La mort dont il plaisantait avec une certaine tendresse est venue le prendre au terme d'une vie riche et bien remplie. Nous ne l'oublierons pas.

J.-P. MOULIN.

L'homme de lettres

Hier dimanche, jour du Seigneur, la mort est venue mettre un terme à une des carrières les plus exceptionnelles des lettres romandes : celle de notre confrère Léon Savary, doyen de la presse fribourgeoise. Trente ans durant, d'une plume sûre, limpide, pleine de verve et jamais en défaut, celui qui a signé *En passant* ses propos, aura passé à son tour, non sans laisser derrière son œuvre la silhouette d'une personnalité déconcertante, contrastée, tour à tour ricanante et attendrie. Se trouvera-t-il une liturgie, même parmi les plus œcuméniques, pour donner à son âme un repos qui soit autre que celui des plus tristes incertitudes, tant notre confrère fut une âme errante et inquiète, éprise tour à tour du libre examen des protestants et de leur théologie dont il voulut revêtir les grades, que de la liturgie de Rome ou de la mystique cartusienne, en passant encore par l'école des rabbins dont il suivit docilement les cours d'hébreu ? Esprit curieux, il aimait à se découvrir en lui-même des élans dont il se voulait seul juge. Bien plus, il a tenu à se présenter lui-même dans ses *Mémoires*, qu'il a voulus comme le miroir implacable de ses rictus. Heureusement, car ce sont en définitive ces témoignages trop humains que nous livrent le secret de son drame.

Léon Savary est né le 29 avril 1895 à Fleurier, en ce Val-de-Travers dont la nostalgie pesa si fort sur l'âme de Rousseau. Il était fils d'un pasteur protestant et d'une mère balte, élevée dans l'orthodoxie russe. Il hérita de ses ancêtres une hypersensibilité nerveuse et son enfance s'écoula douloureuse entre un père écrasé sous son destin et une mère à qui la mystique russe avait fait franchir les bornes de la raison. Le pauvre enfant meurtri chercha compensation dans l'amitié, dans toutes les formes de l'amitié, sa vie durant, une vie dont il voulait avoir la coquetterie de masquer le pathétique. Une de ces premières amitiés devait le lier à un jeune catholique neuchâtelois qui vint à Fribourg poursuivre ses études. Léon Savary, en proie à un de ces emballements dont il aima toute sa vie les outrances, persuada sa mère de venir à Fribourg et c'est à Saint-Michel qu'il mûrit ce talent littéraire exceptionnel. Décision curieuse s'il en fut à l'époque, mais Savary n'a-t-il pas toute sa vie pris plaisir à rompre la ligne. Rendons aussi hommage à Saint-Michel, et au Fribourg de cette époque, qui surent l'accueillir sans prévention, si étranger qu'il fût à toutes nos traditions. Est-ce pourquoi, ou par une de ces foucades bien dans son caractère, qu'il vint frapper à la porte de l'Eglise ? Sa curiosité le poussa même jusqu'aux limites du silence cartusien, mais en définitive, où il devait s'arrêter, ce fut *Au seuil de la sacristie*.

Ce livre devait le révéler, et révéler un talent rare en terre romande : celui de l'ironie. Son esprit avait été formé aux sources du plus authentique humanisme par ce maître incomparable que fut pour nos aînés Albert Charpine ; mais le jeune Savary dérobait au rayon des livres alors interdits Anatole France et quelques autres, car y eut-il jamais pour lui de valable que *Le troupeau sans berger* ?

Tout au long de sa carrière, Savary se plaira à être quelque peu l'homme du seuil, de la sacristie ou du parlement; il est celui qui s'assure un poste d'observation confortable, d'où il peut à son aise noter et observer, déceler les ficelles et les failles, trop heureux des faiblesses humaines pour refuser de se donner ou de se laisser prendre par un autre culte que celui de soi-même et de la sensation, oscillant de Dieu à Satan, se croyant assez fort pour jouer l'un et l'autre. Tel fut pour lui l'écueil de la culture, celle d'une époque tout au moins, où l'insolence de l'inculture n'était pas encore érigée en canon. Tel fut le véritable *Secret de Joachin Ascalles*.

Cette position prise de refus à tout autre qu'à l'amitié, ce scepticisme cultivé en épïcureen dilettante devait aussi faire de Léon Savary une sorte de Saint-Simon de notre époque. Le journaliste est un mémorialiste politique. Qui nous rendra la galerie des portraits qu'il a tracés pour son journal? Après les estampes à l'acide données sur Fribourg, son clergé et ses magistrats, après maintes caricatures aux traits injustement forcés, mais n'est-ce pas le propre de la caricature? il exerça sa verve à Genève, dans cette Genève qui l'accueillit elle aussi à bras ouverts, comme Fribourg quelques années plus tôt. Alors le bouffon trouva sa détroque contre celle du diplomate étranger et Chalamala devint le prince *Manido chez les Genevois*.

Cette ironie poussée parfois jusqu'à la cruauté, cette peur du conformisme qui fit dire de lui parfois qu'il avait le conformisme de l'anticonformisme, n'était-ce pas chez Savary qu'une défense qu'il érigeait contre lui-même, sur lui-même dont il ne pouvait que douter à la suite de son universel scepticisme, plus encore peut-être à la suite des meurtrissures psychiques de son enfance. Car Léon Savary savait aussi s'attendrir, mais avouons qu'il y perdait alors une part de cette originalité à laquelle il tenait par-dessus tout. Cette tendresse, on la retrouve, même teintée d'ironie, dans son *Fribourg*, au souvenir du *Collège Saint-Michel*, ou de *La Valsainte*. C'est elle qui le relie par *Le cordon d'argent* à ses *Anges gardiens*. N'est-ce pas la même nostalgie du mal-aimé qu'il déverse encore dans ses *Lettres à Suzanne*, aussi touchantes par leur ingénuité théologique que par les aveux de son inquiétude spirituelle. Seulement voilà, il aurait fallu charger sur ses épaules *Le fardeau léger*, et c'était encore trop lourd pour notre pauvre confrère.

Après Neuchâtel et Fribourg, Genève, Berne et Paris, c'est à Vevey puis à Bulle que Léon Savary vint se fixer à l'heure du crépuscule. Il voulut goûter à toutes les coupes, et là, devant *Le cendrier d'Eurymanthe*, qui débordait de toutes les cendres, devant l'opalescence d'un grand verre d'absinthe, il aimait à monologuer pour ses amis. Son âme n'était pas apaisée pour autant et ses *Mémoires* livraient à la postérité des explosions de colère vengeresses qui étonnent chez ce sceptique. C'eût été oublier que sous ses dehors désabusés et rendus à elle-même, son âme parut plutôt à combien de ses intimes comme à la recherche d'un port qui pût l'accueillir. Fallait-il néanmoins ressusciter ces morts, au risque de fausser toutes les balances de la justice?

Aujourd'hui, ses amis se consolent en pensant qu'il l'aura trouvée et qu'un Dieu de miséricorde aura démêlé sans peine du cœur de l'homme véritable, l'artiste et l'artifice, pour ouvrir les bras à celui qui n'osait dire qu'il le cherchait.

Pierre BARRAS, «La Tribune de Genève»

5^e Suisse

Une Communauté

Fonds de solidarité,

une mutualité qui assure des risques politiques

Qu'on me passe le tour personnel que prendra cet hommage. Je voudrais rendre témoignage de ce que fut Léon Savary, et je ne puis le faire qu'en me référant aux heures que j'ai passées en sa compagnie.

Je n'ai jamais désiré le rencontrer et pour une raison fort simple : on m'avait dit, à son sujet, tant de choses, on m'avait mis en garde avec une telle solennité contre cet esprit dangereux que je m'étais promis de l'éviter.

Je me trouvais donc, pendant le printemps 1951, à Paris et je marchais rue Montpensier, un paquet à la main. A la demande d'un ami genevois, je devais remettre ce colis à un libraire qui tenait boutique à cet endroit. Sartre en était client, et je devais y rencontrer, un jour, un homme exquis et cultivé, Maurice Goudekot, le mari de Colette. Il venait en voisin.

La porte était close ; une inscription invitait le chaland éventuel à s'adresser au bistrot voisin. C'était un établissement sombre et poussiéreux où une ampoule jaune diffusait une lumière pauvre. Des remugles, ail et bœuf miroton, rôdaient dans l'air. Je ne vis d'abord personne dans cet antre. Puis un homme, âgé, à la barbe poivre et sel, se dressa derrière le comptoir et me demanda, d'une voix sourde, ce que je désirais. Je lui expliquai mon affaire, lui remis ce colis. Par déférence, je désirais prendre une consommation, mais quoi ? Mon regard errait sur le percolateur cabossé, les bouteilles au quart pleines, les verres dépareillés. J'optai pour un verre de vin et j'en offris un au patron de céans. Je vis alors sa grande main errer sur les rayons, accrocher deux verres, tâter les flacons avant d'en extraire un de son casier. Il approcha le goulot d'un verre, mais reposa la bouteille sans avoir rien versé. Il s'excusa d'une voix brisée : « Excusez-moi, monsieur, mais je suis aveugle... » et je nous versai deux verres. C'était Albert Ronai, ancien violoniste hongrois, blessé de la guerre 1914-1918.

Mon interlocuteur me questionna sur mon séjour à Paris. Je lui confiai que je faisais un reportage sur Saint-Germain-des-Prés où je fréquentais, dans une cave, une bande de garçons et filles de mon âge. Le dialogue se noua. Je dis que j'étais Suisse de Genève. Le visage de l'infirmes s'éclaira :

« Oh ! vous êtes un Suisse ? Etes-vous Bellettrien ? »

— Pas du tout, répondis-je interloqué...

— Mais vous connaissez Léon Savary ?

— De nom seulement, mais je ne tiens pas à le rencontrer. (Et je lui cachais tout ce qu'on m'avait dit de lui.)

— Je ne vous comprends pas », me dit Albert Ronai. Et il me fit un portrait magnifique de mon compatriote, un panégyrique de son talent, sauçant au passage sa générosité et cela avec une chaleur que je n'ai jamais retrouvée. J'ose le mot : c'était une admiration sans borne, aveugle.

Il s'entêta : « Venez donc ce soir, il sera là, avec des Bellettriens... »

— Je ne connais pas de Bellettriens et je ne veux pas déranger M. Savary...

— Vous avez tort », trancha-t-il, et avec décision, il traversa le comptoir, se saisit d'un récepteur et composa, d'un doigt fébrile, le numéro « Kléber-07 deux fois... ». Il parla, fit un prologue sur un jeune journaliste de Genève qui, que... et me passa Léon Savary au téléphone, d'autorité.

J'entendis alors, pour la première fois, la voix bien timbrée, un peu gutturale, si caractéristique, et j'eus un rendez-vous, à son domicile, rendez-vous que je n'avais pas demandé.

J'ai donc pu juger, en toute connaissance, si Léon Savary était, ou non, un danger. J'avais 22 ans, une carrière à tenter, aucune référence, aucun appui, aucune recommandation. Je n'en demandai pas à Léon Savary. Nous devions parler très vite, comme intuitivement, de sujets qu'on a quelque pudeur à aborder dans notre cher pays : les problèmes de la foi. J'ose écrire qu'à ce moment, malgré tout ce qui pouvait séparer un aîné, catholique de toute sa raison et déchiré par le doute, et un cadet, protestant tourmenté, il devait s'établir une communion de pensée, de réflexion et d'amitié dont je ne retrouverai jamais l'équivalent.

Lorsque je dus, deux ans plus tard, m'engager dans la rédaction d'un journal des Unions chrétiennes, c'est à lui que je demandai conseil. Il me fit passer, amicalement, un petit examen : si j'étais pour la vérité, pour la justice, si j'étais tourmenté par la situation des moins favorisés... Je répondis de mon mieux. Il m'encouragea. Il me décida. Il m'aida, et ce fut avec lui que je corrigeai les épreuves de mon premier numéro.

Il nous arriva de prier ensemble. Ce sont des choses qu'on n'écrit pas, je le sais. Mais c'est la pure, simple et sainte vérité. C'était un mouvement de reconnaissance, d'intercession ; c'était l'affirmation de nos doutes un instant conjurés. Si, pendant douze ans, j'ai travaillé dans le journalisme protestant, je puis dire que c'est, en grande partie, grâce à Léon Savary que j'ai pris cette direction.

De l'amitié et de la fidélité de Léon Savary, j'ai eu des preuves émouvantes. Et j'ai recueilli, à son insu, des confidences qui montrent à quel point, en dépit des apparences, il pratiquait la charité, la vraie, celle qui ne fait pas étalage qui ne se porte pas en bandoulière. Ce furent des gens simples, modestes, qui m'en parlèrent. J'ai vu, dans certains regards, briller des larmes à l'évocation de son nom.

On a beaucoup parlé du style limpide de Léon Savary. Le plus beau compliment lui fut adressé par Marcel Raymond, lors de la remise d'un Prix Schiller : « Vous écrivez naturellement bien dans un pays où l'on écrit naturellement mal... ». Et j'ai retenu cette appréciation de Charles-Albert Cingria : « Votre style, Savary, c'est de l'eau de source qui court sous les fougères... »

Je n'ai pas connu tous les amis de Léon Savary, n'aimant guère les coteries où — il le reconnaissait lui-même — il prenait plaisir à pérorer. J'ai connu de ses ennemis, qui étaient parfois d'anciens amis. Je les ai vus, soudain, pleins d'animosité à mon égard, et je ne comprenais pas. Car j'avais averti, une fois pour toutes, Léon Savary que je n'épouserai jamais ses querelles.

La raison en est simple. Les brouilles formidables de Léon pouvaient parfaitement se terminer par d'éclatantes réconciliations et qui laissaient le spectateur pantois. J'attendais donc, ne demandant ni les causes, ni les raisons. Par ailleurs, il m'a parlé et fait connaître plusieurs personnes fort sympathiques : des membres de sa proche parenté, Albert Rheinwald, Jack Rollan — qui fut son éditeur — Mgr von der Weid, René Leyvraz, Maurice Zermatten, et l'exquise M^{me} Cottier, de Bulle, qui l'a soligné comme s'il était son père.

« J'ai encore rêvé de ma mère cette nuit », m'a dit un jour Léon, et il avait passé la soixantaine. Car ce polémiste aux épithètes terribles était resté, au fond de lui, le petit garçon mal-aimé de sa mère et qui ne s'en remet pas. Une image s'était d'ailleurs fixée en lui : celle où il la voyait, armée d'une paire de ciseaux, coupant en deux une photo, pour garder le visage de son frère et jeter celui de Léon. Quand je lui parlais de l'amour que m'ont donné mes parents, il n'en revenait pas.

*
**

J'ai entendu Léon Savary prononcer un sermon, un vrai, à la Faculté de théologie protestante de Genève. Sur le tard, par simple intérêt, il avait désiré entreprendre des études de bachelier ; ce sermon fut l'un des examens qu'il passa. Par privilège spécial, je pus assister à cette épreuve. Ce fut un prêche comme l'auraient fait son père pasteur, son grand-père pasteur, son frère pasteur. Je l'entendis

prononcer : « Permettez-moi, chers frères, d'attirer votre religieuse attention sur ce verset quinzième... »

*
**

Ses retraites à la Chartreuse de la Valsainte excitaient les goguenards, c'est-à-dire les esprits étriqués, étroits et niais qui sont légion. Ils ne pouvaient comprendre, en cet homme extraordinaire, en cette âme slave égarée dans notre pays, l'incessant combat qui se livrait entre ombre et lumière et dont l'issue demeurait incertaine. Ils n'avaient pas le sens du sacré, et Léon le manifestait au plus haut degré.

Je conserve, comme témoignage ultime, cette simple carte de la Valsainte, adressée aux miens : « Fidèles amitiés dans l'union spirituelle... » et je pense que ce qu'il voyait confusément, dans un miroir, il le contemple, aujourd'hui, face à face.

Claude RICHOUZ, « La Suisse ».

Croquis Villageois

(C.P.S.). Une auberge de village, à l'heure grise et calme du « souper ». La nuit s'appuie lourdement aux vitres ; le feu siffle dans le haut fourneau noir et, sur la table mal essuyée, trois verres laissés là accrochent les reflets d'une lampe basse.

Je suis entré. La porte grince longuement et les trois marches qu'il faut descendre gardent en leur milieu usé une flaque de pluie sale qui stagne lourdement.

Il n'y a qu'un vieux, en veston rapiécé. Le dos au fourneau, un coude sur la table, il ressemble — immobile — à tant d'autres vieux rencontrés dans tant d'autres lieux pareils. Sa moustache tombante et sa barbe roussie au milieu lui font un masque de dieu Pan. Parce que j'ai dit bonjour, il a levé sur moi un regard bleu et fixe qui me détaillait : presque un regard d'enfant, n'étaient les minces paupières plissées par l'examen. Puis, les lèvres serrées sur sa courte pipe brune, il a dit à voix haute le rude salut des gens d'ici. Et de nouveau, il n'y a plus eu dans cette salle que le seul bruit du feu qui crépitait... Alors sont entrés des hommes.

Des gens de l'endroit avec de lourds souliers qui crissaient sur le plancher disjoint. L'un après l'autre, ils se sont assis, le doigt levé au bord du chapeau en signe de bonjour. Avec ces gestes brusques et ces sourires épanouis de ceux qui s'accordent un plaisir, ils ont commandé une fondue ; et, quand le « caquelon » a fumé sur la table, tous, ils se sont tournés vers le vieux : « Ça ne vous dit rien, père Etienne ? Venez voir avec nous ! Que diable ! C'est pas tous les jours fête !... »

Lui a hésité. Un moment.

Ça « lui disait », bien sûr ! Mais tout de suite — lentement — il a fait non de la tête ; et, comme l'aubergiste revenait, il a sorti un gros porte-monnaie et, un à un, il a aligné des sous sur la table, comme les gens qui veulent se donner une contenance.

Les autres ont attaqué leur fondue avec de grands bruits de mâchoires, ne se souciant plus de lui qui les regardait ; longtemps, il est resté ainsi avec, dans les yeux, cette sorte de lourde convoitise que l'on voit au regard des enfants. Sa pipe s'était éteinte et refroidissait au creux de sa main immobile. Alors, seulement, j'ai compris.

Les « trois décés » qu'on s'accorde, le soir, après le travail, ça, c'est permis, bien sûr ! On a toujours dans son porte-monnaie de quoi les payer. Mais la fondue, dame ! c'est une autre affaire. Ça ferait plaisir, bien sûr, de s'attabler avec les autres et d'y aller de son coup de fourchette... ; mais, quand on est domestique de campagne, on ne peut pas faire des inconséquences pareilles. D'autant plus que ça peut aller « loin » avec tout ce que l'on boit après.

Trois décés de temps en temps, on peut, c'est permis mais plus, il n'y a rien à faire. Du moins pas cette fois ; pas ce soir !...

J'ai vu passer dans ses yeux, furtive et aigre comme un regret, l'ombre d'une envie repoussée. Et puis, après s'être essuyé la moustache d'un lent mouvement du coude, il est parti. La porte a princé longuement, et je l'ai imaginé, rallumant sa pipe et sifflotant doucement le long du chemin creux, comme font ceux dont les pensées sont restées quelque part.